

## Une nostalgie moderne

Julien-Bernard Chabot

Numéro 310, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79752ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, J.-B. (2016). Une nostalgie moderne. *Liberté*, (310), 72–73.

# Une nostalgie moderne

JULIEN-BERNARD CHABOT

IL EXISTE au sujet de Ducharme un secret bien gardé depuis la parution de son premier livre, *Lavalée des avalés*, en 1966 : il est sans doute l'un des seuls grands auteurs de la Révolution tranquille – donc un auteur « moderne » – à être résolument tourné vers le passé. Un paradoxe assez dur à accepter, voire simplement à constater, pour tous ceux qui ont pu le considérer, lui, le plus jeune des romanciers québécois alors célébrés tant en France qu'ici, comme une sorte « d'astre jetant des feux de toute première grandeur » dans « notre aurore littéraire », selon les termes d'un article du *Sept-Jours* paru en 1967 (oui, oui, le *Sept-Jours*...). Car qui dit aurore dit jour nouveau, renaissance, émergence d'une longue nuit ou d'une « grande noirceur », bref, sentiment d'espoir résolument tourné vers le futur, de « révolution » sociale. Mais voilà, quand on y regarde bien, Ducharme, sur qui on a voulu projeter cette espèce d'utopie de renouvellement, présente dans son œuvre une conception du temps, et plus généralement une vision du monde, souvent située aux antipodes de celle qui dominait à l'époque de ses premiers romans. C'est là, je crois, un facteur déterminant dans la fameuse « affaire Ducharme » – vous savez, toute cette histoire d'écrivain « fantôme » qui refuse obstinément d'apparaître en public –, caché dans l'ombre des projecteurs, dissimulé entre les lignes des romans et étouffé sous l'enflure d'un discours médiatique obsessionnel. Il me semble que l'œuvre de Ducharme gagnerait à être relue sous cet angle. Peut-être remarquera-t-on alors qu'elle s'avère pas mal moins « emblématique » de la Révolution tranquille qu'on a pu le croire...

Pensons donc à ce fameux thème de l'enfance, si présent qu'on n'hésite pas à qualifier ses trois premiers romans de « romans de l'enfance » (*Lavalée des avalés*, *Le nez qui voque*, *Locéantumé*). Que se cache-t-il de « positionnement axiologique » derrière ce thème en apparence banal, mille fois ressassé par mille fois mille auteurs? Ce qu'on y constate, c'est une valorisation de l'enfance comprise comme un *passé*

personnel lors duquel on demeure encore « pur », imperméable à ce qu'il y a d'avilissant chez l'adulte, une sorte de pendant individuel au temps des origines qui fonde toute mythologie. Qu'on l'appelle l'Âge d'or, l'Éden ou le Temps du rêve comme chez les aborigènes d'Australie, il s'agit de l'époque d'avant la chute de l'Homme, alors qu'il était encore en contact avec les dieux, où tous les exploits, toutes les possibilités semblaient envisageables. Les personnages enfants de Ducharme conservent quelque chose de cette grandeur perdue, qui n'est en aucun cas assimilable à de la candeur ou à de l'innocence, mais plutôt à une volonté ferme et inébranlable doublée d'un sentiment de puissance et d'envies de conquête. Ce n'est pas un hasard si ces enfants possèdent souvent quelque chose de royal

Ducharme présente un temps individuel et biologique, dont la marche odieuse et abhorrée demande à être arrêtée afin que demeure cet âge d'or qu'est l'enfance.

ou de princier : Mille Milles se réclame « de la race des seigneurs », tandis qu'Iode est la dernière descendante d'une lignée de reines crétoises. On voit sans doute où je veux en venir : utopie des origines contre utopie des temps à venir. Il y a là une véritable opposition, et non l'espèce de complémentarité qu'on trouve souvent dans ce qu'on appelle le scénario initiatique (mort puis renaissance symboliques visant à marquer la transformation radicale du sujet). Il n'y a

rien de cela chez Ducharme. Au contraire, il faut voir les personnages enfants lutter avec acharnement contre la marche du temps et contre tout changement, en particulier physiologique. Car à partir de la puberté, surtout, le désir commence à lézarder un contrôle de soi (et d'autrui) qui se voudrait sans failles, à faire sentir quelles puissances extérieures peuvent ébranler l'édifice de la « pureté ». (Le sexe, ici, est à comprendre en tant que souillure, mais d'abord et avant tout comme modèle exemplaire des jeux de pouvoir régissant les rapports humains.) L'apparition de caractères sexués représente ainsi la fin d'un idéal, l'éviction hors du paradis, bref, le résultat d'un engrenage aussi tragique qu'inévitable : le passage du temps, qui charrie avec lui son lot de transfigurations et de révolutions. À cela s'ajoute que le corps d'adulte, au contraire du corps lisse, dur et « hermétique » de l'enfant, est tout en excroissances et en renflements, pénétrant le monde et pénétré par lui, autrement dit naturellement adapté à la reproduction et participant à cette conception joyeuse du temps qui voit dans l'avenir un gage de renouvellement.

Il suffit, je pense, d'avoir lu quelques œuvres québécoises de la Révolution tranquille pour voir à quel point Ducharme s'inscrit en faux dans le paysage de son époque quant à la conception du temps. Alors qu'on trouve chez la plupart des écrivains d'alors un temps historique et collectif orienté vers l'espérance d'un avenir libérateur, un temps dont on cherche même à précipiter ou à accélérer le cours, Ducharme présente dans ses romans un temps individuel et biologique, dont la marche odieuse et abhorrée demande à être arrêtée afin que demeure, éternellement inchangé, cet âge d'or qu'est l'enfance. De ce point de vue, c'est peut-être la poésie du pays qui fournit le meilleur contraste avec Ducharme : thème de la femme aimée, prise de parole au *nous*, appel à un futur libérateur, désir de donner naissance au pays, souvent par l'intermédiaire de la femme recherchée ou d'un acte sexuel métaphorisé...

Abordons pour finir ce qui représente à mes yeux la transgression ultime chez Ducharme, dans le domaine de l'histoire locale. Très peu de commentateurs se sont intéressés, dans *Le nez qui voque*, au rapport particulier qui unit Mille Milles et Duplessis. Ici, Mille Milles s'identifie ouvertement au plus méchant des méchants. Scandale ! ont pu se dire certains des lecteurs qui auraient ressenti un soulagement en apprenant au bulletin de nouvelles, moins de dix ans avant la parution du roman, la mort soudaine du premier ministre de la province de Québec. On jugera par soi-même :

Un bateau a explosé dans le port hier, dans le porc hier, dans le cochon. Je fais comme Maurice Bourassa, Maurice Duplessis plutôt. Savons-nous comment ce dernier appelait son adversaire de Lawn, député du comté de Pontiac? Il l'appelait l'« Âne de Pontiac ».

Le rapprochement, en apparence, tient à la fabuleuse capacité qu'a Mille Milles de produire un flot ininterrompu de jeux de mots plus douteux les uns que les autres, ce qui n'est pas sans rappeler Duplessis, comme le mentionne Pierre Laporte dans son petit livre sur le « cheuf » (*Le vrai visage de Duplessis*) : « Maurice Duplessis avait-il de l'esprit? Sans doute a-t-il abusé du calembour – qu'on a appelé la fiente de l'esprit –, mais il était doué d'un esprit vif et avait la répartie généralement facile, souvent drôle, parfois cruelle. » Mais la proximité entre les deux célibataires ne s'arrête pas là. En fait, un peu comme on a pu le croire à propos de Duplessis, Mille Milles tient un discours qui paraît arriéré sur bien des points. Ses propos assimilant la sexualité à la saleté s'avèrent si surannés qu'il remarquera lui-même qu'il « parle comme un vicaire », et sa valorisation du passé enfantin, projetée presque telle quelle sur le plan sociopolitique, résonnera comme une sorte d'exhortation à se complaire dans un mode de vie traditionnel et conservateur : on se souvient du « Restons en arrière, avec Crémazie, avec Marie-Victorin, avec Marie de l'Incarnation, avec Félix Leclerc, avec Jacques Cartier, avec Iberville et ses frères héroïques. » Par chance, les derniers mots de la tirade, « Rien n'est sérieux. Tout est risible. Tout est ridicule. Il n'y a rien de grave », viennent casser ce ton de prédicateur monté en chaire...

Enfin, il y a, au sujet de Duplessis, les fameuses premières lignes du *Nez qui voque*, qui ne se prêtent pas facilement au commentaire : « Le soir de la reddition de Bréda, Roger de la Tour de Babel, avocat au Châtelet, pris sa canne et s'en alla. En 1954 [sic], à Tracy, Maurice Duplessis, avocat au Châtelet, mourut d'hémorragie cérébrale; célèbre et célibataire. » Essayons tout de même une interprétation. Duplessis ferait ici office de *modèle positif* : il est mort célibataire (« pur »), comme Mille Milles voudrait lui-même mourir. Il s'est éteint en même temps que son époque, la Grande Noirceur, solidaire de ses valeurs et de son idéologie. Il n'a pas trahi ce en quoi il croyait, ce pour quoi il s'est battu; il l'a emporté dans la tombe avec lui. C'est un incorruptible, pour reprendre l'épithète élogieuse que Bérénice et Mille Milles attribuent à Robespierre. Au contraire, il semble que le mystérieux Roger

de la Tour de Babel ait moins résisté : il est question à son sujet d'une « reddition ». Il a besoin d'une canne, signe de faiblesse ou de vieillesse (termes à peu près synonymes dans l'esprit de Mille Milles). Il serait donc probable que cette introduction renvoie à la crise existentielle de Mille Milles et aux deux grandes avenues qui la constituent : rester fidèle à ses idéaux d'enfance, ce qui implique éventuellement un suicide, ou s'intégrer plus avant dans la société, signer la « reddition » et accepter à un certain degré le sexuel, le vieillissement, l'obligation de travailler pour gagner sa vie, etc.

Ces réflexions sur le caractère parfois intempestif de l'œuvre de Ducharme à l'heure de la Révolution tranquille aideront peut-être, je l'espère, à la relire avec une curiosité ravivée. Souhaitons que sa rencontre avec les lecteurs de ces « temps nouveaux » qui sont les nôtres permette d'en renouveler la signification. Et, quitte à faire enrager les personnages enfants de Ducharme, fervents adeptes du statu quo, évoquons une phrase célèbre de Bakhtine : « Tout sens fêtera un jour sa renaissance. » **L**

## Des héros peu recommandables

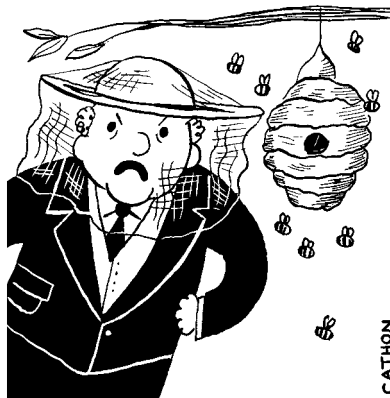
ÉLISABETH HAGHEBAERT

**Q**UE ferions-nous sans Ducharme? Comme d'habitude, la Terre continuerait de tourner mal... La Terre, elle s'en fout, la Terre, de Ducharme et de la littérature, comme tout le monde d'ailleurs ou presque. C'est vrai qu'à jouer les fantômes... on soulève des flots d'encre et de salive et puis, « paroles, paroles »... tout s'envole en silence.

Certes, on peut toujours tenir la comptabilité : du nombre de livres, de pièces de

théâtre, de chansons, de scénarios de films qu'il a écrits, de dessins et de collages qu'il a faits, du nombre de prix qu'il a reçus, ça, c'est facile; du nombre de mots qu'il a utilisés, c'est technologiquement faisable, du nombre d'articles qui ont été rédigés à son propos, aussi, comme de thèses, de mémoires, d'essais, de monographies, de collectifs, de romans écrits sur son compte, de colloques et d'événements organisés à son sujet, etc. En fait, tout ce qui est quantifiable a déjà été au moins partiellement quantifié... On pourrait aussi lancer une enquête pour savoir combien de gens l'ont lu et qui l'a lu, qui le lit encore, comment et pourquoi, interroger des bibliothécaires, des libraires, des professeurs, des étudiants, des lecteurs « ordinaires », etc.; tout comme tenir la liste de ses admirateurs, de ses imitateurs et aussi de ses détracteurs; questionner son éditeur sur les rééditions et les traductions, etc., mais basta!

Il serait plus difficile de quantifier la jubilation qu'il a procurée à ceux et à celles qui ont eu la chance de le lire et de se laisser enfiouper. Parce qu'il faut admettre que lire Ducharme est une expérience exigeante, un peu comme entrer dans une belle-famille, composée de toute sorte de monde pas toujours recommandable : on déteste ou on s'y vautre. À commencer par la famille Einberg, par exemple : quoi de plus



« Nous ne céderons pas à la menace », a affirmé en entrevue le ministre des Ruches.